

LA COLLABORATION LITTÉRAIRE

Gisèle Sapiro

in Albrecht Betz et Stefan Martens , *Les intellectuels et l'Occupation, 1940-1944*

Autrement | *Mémoires/Histoire*

2004

pages 39 à 63

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/les-intellectuels-et-l-occupation---page-39.htm>

Pour citer cet article :

Sapiro Gisèle, « La collaboration littéraire », *in* Albrecht Betz et Stefan Martens , *Les intellectuels et l'Occupation, 1940-1944*

Autrement « Mémoires/Histoire », 2004 p. 39-63.

Distribution électronique Cairn.info pour Autrement.

© Autrement. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

2. LA COLLABORATION LITTÉRAIRE

Gisèle Sapiro

La collaboration des intellectuels a largement contribué à la légitimation charismatique, au sens de Max Weber, de l'idée d'une possible collaboration franco-allemande en vue de l'édification de l'« Europe nouvelle ». Le caractère illusoire de cette idée de collaboration n'est plus à démontrer. La politique développée par Otto Abetz, et qui lui a valu sa nomination comme ambassadeur du III^e Reich auprès de l'administration militaire en France, visait précisément à entretenir l'illusion d'une possible collaboration franco-allemande tout en œuvrant, en sous-main, à diviser les Français et à briser l'influence française à l'étranger¹. Il s'agissait en particulier de mettre un terme à la domination culturelle française. Toute la politique culturelle menée par l'occupant en France pendant cette période pourrait être lue à cette lumière. Ainsi, l'Institut allemand a pour tâche de promouvoir la diffusion de la langue et de la culture allemandes en France. Il établit les listes de traductions de livres allemands en français et fait traduire quarante ouvrages allemands de

1. « Exactement de la même façon que l'idée de paix fut usurpée par l'Allemagne nationale-socialiste et servit à affaiblir le moral français, sans faire tort à l'esprit combatif allemand, de même l'idée européenne pourrait-elle être usurpée par le Reich sans porter préjudice à la revendication de primauté continentale ancrée par le national-socialisme dans le peuple allemand. » Otto Abetz, « Politische Arbeit in Frankreich », 30 juillet 1940, cité par Philippe Burrin, *La France à l'heure allemande*, Paris, Le Seuil, 1995, p. 101. Pendant la drôle de guerre, l'équipe d'Abetz travailla à la propagande de démoralisation des soldats français.

janvier 1940 à janvier 1941. En février 1941, son directeur, Karl Epting, crée un « comité franco-allemand de traduction » qui, avec la participation d'éditeurs et d'auteurs français, dresse une liste de plus de mille titres allemands destinés à paraître en France. Cette offensive en faveur de la diffusion de la culture allemande en France n'est absolument pas développée dans une perspective de réciprocité. Au contraire, les traductions du français en allemand sont strictement limitées pendant toute la période de l'Occupation : seuls deux titres bénéficient de ce qui représente, désormais, une forme de promotion exceptionnelle en récompense de leurs bons et loyaux services². Loin d'une « collaboration » ou d'un « échange », il s'agit donc d'une offensive qui vise à renverser une domination symbolique par la force et la coercition³.

Malgré ces faits et malgré l'inégalité du rapport de force dans ce contexte de domination militaire, nombre d'intellectuels ont voulu croire à une possible collaboration franco-allemande. Au sein de la collaboration intellectuelle, les hommes de lettres se sont tout particulièrement distingués par leur nombre et par le prestige qu'ils ont apporté aux entreprises collaborationnistes. Qui sont les écrivains de la collaboration ? Se distinguent-ils de l'ensemble des écrivains en activité en France à cette époque par leurs propriétés sociales ? Forment-ils un groupe unifié ou, au contraire, des pôles bien distincts ? L'analyse proposée ici s'appuie sur une enquête réalisée pour 55 écrivains collaborateurs⁴. Dans une première partie, on s'interrogera sur les caractéristiques sociales de ces écrivains, en les comparant d'un côté à celles d'une population de 185 écrivains en activité sous l'Occupation que nous

2. Gérard Loiseaux, *La Littérature de la défaite et de la collaboration d'après Phönix oder Asche ? (Phénix ou cendres ?) de Bernhard Payr*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1984, réédition Fayard, 1995, p. 110-111.

3. Une étude quantitative précise dans d'autres domaines que la traduction (par exemple l'enseignement de la langue allemande en France et celui de la langue française en Allemagne, le nombre de missions à vocation intellectuelle effectuées d'un côté et de l'autre pendant cette période par comparaison avec les années 1920, etc.) permettrait de donner la mesure exacte de ce rapport de force inégal.

4. Voir la liste en annexe, p. 60.

avons étudiée dans une précédente recherche⁵, de l'autre à un échantillon témoin de 15 journalistes parmi les figures les plus en vue de la collaboration. Dans une seconde partie, on décrira les différents pôles de la collaboration littéraire.

Portrait de l'homme de lettres en collaborateur

Les hommes de lettres de la collaboration se recrutent dans toutes les classes d'âge : sur 55, 12 ont plus de 60 ans, 17 ont entre 50 et 60 ans, 9 entre 40 et 50 ans, 10 entre 30 et 40 ans, 5 moins de 30 ans (deux dates de naissance sont inconnues). Cependant, la classe d'âge des 50-60 ans est surreprésentée (1 sur 3) par rapport à la population des écrivains (environ 1 sur 5)⁶. Ils sont plus souvent parisiens de naissance que leurs confrères : c'est le cas de près de la moitié (21 sur 55) contre un tiers seulement de l'ensemble des écrivains de la population étudiée. Il est plus difficile de se prononcer sur les origines sociales, en raison du nombre élevé de données manquantes (14 sur 55), mais là aussi les collaborateurs ne semblent pas différer radicalement de leurs confrères : ils sont pour moitié issus de la grande ou moyenne bourgeoisie (au moins 1 sur 5 des fractions possédantes, et autant de la moyenne bourgeoisie). À ceci près qu'ils semblent se recruter moins souvent dans les fractions intellectuelles (ce n'est le cas que de 3 sur 55, contre 1 écrivain sur 5 pour l'ensemble de la population), ce qui pourrait indiquer une surreprésentation des intellectuels de première génération, enclins à une certaine forme d'anti-intellectualisme du fait de leur *habitus* qui les place

5. Cf. Gisèle Sapiro, « La raison littéraire. Le champ littéraire français sous l'Occupation (1940-1944) », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, 111-112, mars 1996, p. 3-35, et *La Guerre des écrivains, 1940-1953*, Paris, Fayard, 1999 (chap. 1).

6. Quarante sur 55 des écrivains composant la population des collaborateurs sont inclus dans la population d'ensemble. L'élargissement de la population des collaborateurs à 18 représentants supplémentaires confirme la plupart des tendances déjà observées dans la précédente étude. Une partie des données a pu être obtenue ou complétée grâce à la consultation de trente dossiers d'instruction judiciaire de la cour de Justice de la Seine et d'autant de dossiers d'épuration professionnelle examinés par le Comité d'épuration des gens de lettres, auteurs et compositeurs.

en porte-à-faux dans le monde des lettrés⁷. Les écrivains issus de la petite bourgeoisie sont en revanche sous-représentés (9 sur 55, contre plus de 1 sur 4 pour l'ensemble de la population), mais on peut penser que, parmi les cas où les données manquent, il s'agit plus souvent d'origines modestes. Les données font encore plus défaut pour la scolarité (23). On peut néanmoins constater qu'au moins 30 ont fait des études secondaires, pour la plupart dans un lycée public (24), et au moins 13 les ont accomplies ou achevées dans un grand lycée parisien, soit 1 sur 5, cette proportion étant inférieure à celle de la population globale (1 sur 3). Au moins deux tiers d'entre eux ont entrepris des études supérieures (12 n'en ont pas fait, 10 non-réponses) : 1 sur 4 en lettres dont 6 à l'École normale supérieure, comme leurs confrères, 1 sur 10 en droit, 1 sur 10 à l'École libre des sciences politiques ou dans une grande école (en fait un seul à l'École des chartes), ces deux derniers taux étant inférieurs à leurs équivalents pour l'ensemble de la population (environ 15 % pour chacune des deux filières). Comme leurs confrères, ils ne sont pas loin de la moitié (25 sur 55) à détenir un diplôme supérieur au baccalauréat (dont 5 agrégés, parmi lesquels 3 des normaliens), seul 1 sur 10 n'ayant pas le bac (ou n'en ayant qu'une partie).

C'est par leur activité professionnelle que les écrivains de la collaboration se différencient le plus nettement de leurs confrères : la moitié sont journalistes, contre seulement 1 sur 5 pour la population globale des écrivains. Ils vivent aussi plus rarement de leur plume d'écrivain (moins de 1 sur 10 contre près de 1 sur 5), et sont moins souvent fonctionnaires (moins de 1 sur 10 sont professeur ou conservateur, contre 1 sur 5). Du point de vue du recrutement social, les écrivains collaborationnistes restent cependant, dans l'ensemble, un peu mieux dotés en capitaux hérités que leurs confrères journalistes, si on les compare au groupe témoin des 15 journalistes en vue de la collaboration. Ils appartiennent à l'« élite » sociale ou tentent de s'en donner les apparences, comme en témoignent aussi bien leur lieu de résidence (au moins la

7. Cela serait à confirmer en obtenant des informations sur le niveau d'études du père, mais une telle enquête est difficile à réaliser. Sur la manière dont opère cette variable dans le cas de Heidegger, voir Pierre Bourdieu, *L'Ontologie politique de Martin Heidegger*, Paris, Minuit, 1988, p. 58 sq.

moitié d'entre eux habitent les beaux quartiers) que les distinctions qu'ils ont reçues (au moins 20 ont la Légion d'honneur, contre aucun des 15 journalistes collaborateurs) et leur appartenance à des académies et à des sociétés d'auteurs : 6 sont membres de l'Académie française (et 1 le deviendra), 4 autres de l'Académie des Goncourt ; nous avons pu établir l'appartenance d'au moins 30 de ces hommes de lettres à une société d'auteurs (2 anciens présidents de la Société des gens de lettres, au moins 19 sociétaires et 4 adhérents ; au moins 11 membres de la Société des auteurs dramatiques ; au moins 14 membres de l'Association des écrivains combattants, dont le président fondateur est José Germain).

Du point de vue idéologique, ils proviennent dans leur très grande majorité de la droite, et une bonne partie de l'extrême droite : 9 d'entre eux étaient membres d'Action française au début des années 1930, 9 autres sont des sympathisants, 7 autres se situent à l'extrême droite. Après 1934, ils ont radicalisé leurs prises de position, l'Action française ne répondant plus aux aspirations des plus jeunes fascinés par les régimes fascistes. Ainsi, 17 écrivains de notre population, soit près de 1 sur 3, ont opté pour le fascisme avant la défaite, dont 9 par un engagement au sein d'un parti fasciste (la majorité, soit 7, au Parti populaire français [PPF] ; 1 au Parti national-communiste de Clementi) ou d'une ligue d'extrême droite (1). Cette radicalisation affecte aussi les conservateurs, qui adoptent une position néopacifiste lors de l'agression mussolinienne en Éthiopie ou pendant la guerre d'Espagne : ils sont 16 à manifester cette forme de soutien aux fascismes italien et espagnol. Ainsi, plus de la moitié d'entre eux au total ont manifesté un engagement profasciste avant la défaite.

Participation à la presse collaborationniste

Sous l'Occupation, ces hommes de lettres collaborent pour la plupart régulièrement à la presse collaborationniste, qu'il s'agisse des grands quotidiens nationaux comme *Le Matin* (où l'on trouve entre autres les signatures d'Abel Hermant, Jacques Boulenger, Camille Mauclair et Henry de Montherlant), *Les Nouveaux Temps* (Abel Hermant et Jacques Boulenger encore, Jean d'Agraves, Robert Francis, José Germain, André Thérive), et *Aujourd'hui*, que reprend Georges Suarez (toujours Abel Hermant et Jacques Boulenger, Henry de Montherlant et

André Thérive également, ainsi que Jean Anouilh, Paul Chack, Jean-Pierre Maxence, Jean Variot), ou des journaux parisiens, *Le Petit Parisien* en particulier (au moins 17 écrivains de notre population y ont collaboré ; nous y reviendrons), mais aussi *Paris-Midi* pour certains d'entre eux (comme Abel Bonnard, Noël B[ayon] de la Mort, Fernand Divoire, Jean-Pierre Maxence, ou encore Céline)⁸. S'ils sont moins représentés au pôle populiste de la presse d'opinion comme *La France au travail* (où l'on trouve néanmoins les signatures de Georges Blond et de Jacques Dyssord *alias* Édouard Moreau de Bellaing), ils sont en revanche présents dans les organes des partis fascistes. Ainsi, nombre d'entre eux écrivent dans la presse du Parti populaire français (PPF) de Jacques Doriot, le quotidien *Le Cri du peuple* puis l'hebdomadaire *L'Émancipation nationale*, en particulier ceux qui en sont membres comme Pierre Drieu La Rochelle, Ramon Fernandez et Jacques Boulenger, puis Jean Ajalbert qui y adhère en 1942, mais pas seulement : les membres de l'équipe de *Je suis partout*, Alain Laubreaux, Lucien Rebatet, Henri Poulain ont par exemple collaboré au *Cri du peuple* avant la disparition de leur hebdomadaire, et on y trouve aussi la signature de Céline. De même, ils sont au moins 11 de notre population à apporter leurs contributions à l'hebdomadaire *Révolution nationale*, proche du Rassemblement national populaire (RNP) de Marcel Déat, dont Lucien Combelle est le rédacteur en chef : Drieu La Rochelle, Céline, Jacques Boulenger, Georges Pelorson, Noël B[ayon] de la Mort notamment, qui seront rejoints après la scission de *Je suis partout* en 1943 par Robert Brasillach, Georges Blond et Henri Poulain. Ils sont bien sûr présents dans les hebdomadaires politico-littéraires dont il sera question dans la seconde partie, *La Gerbe* d'Alphonse de Châteaubriant (27), *Je suis partout* (19) et *Comoedia* (7), ainsi que dans *L'Appel* (Jean Ajalbert, Noël B[ayon] de la Mort, Jacques Boulenger, Jacques Dyssord, Paul Fort, Camille Mauclair, Lucien Rebatet) et dans les revues intellectuelles, en particulier *La Nouvelle Revue française* (14), seule revue auto-

8. Ils collaborent plus rarement, semble-t-il, à *Paris-Soir* et à la *Pariser-Zeitung*, où l'on trouve néanmoins les signatures de José Germain et de Montherlant pour le premier, d'Hermant, Laubreaux et Thérive pour le second. De même, ils ne contribuent qu'exceptionnellement à l'hebdomadaire antisémite *Au pilori* (c'est cependant le cas de Céline et d'un écrivain quasi inconnu, Armand Chastenet de Puységur).

risée à paraître en zone occupée, et dans les entreprises collaborationnistes comme les *Cahiers franco-allemands* (Jean Ajalbert, Georges Blond, Alfred Fabre-Luce, André Fraigneau, Jean de La Varenne, Alain Labreaux, Lucien Rebatet) et *Panorama* (Jean Ajalbert, Georges Blond, Jacques Boulenger, Jean-Pierre Maxence, Henry de Montherlant et Jean Variot). Certains promeuvent la collaboration ou appuient la propagande allemande dans les publications de la zone sud comme l'hebdomadaire populiste *Gringoire* (Henri Béraud, José Germain, André Salmon) ou la revue doctrinaire de la Révolution nationale, *Idées*, qui représente l'aile fascisante de Vichy (Jacques Chardonne, André Fraigneau, Armand Petitjean, La Rochelle et Jean de La Varenne y ont notamment donné des articles).

Une vie mondaine

Leur notoriété incite à mettre leurs noms en avant, à les inviter aux réceptions mondaines à l'ambassade ou à l'Institut allemands, et à solliciter leur parrainage pour légitimer les entreprises collaborationnistes comme le Groupe Collaboration et le Cercle européen. Présidé par Alphonse de Châteaubriant, le Groupe Collaboration, ancien Comité France-Allemagne, a compté à son comité d'honneur jusqu'à la fin 1942 quatre hommes de lettres : Pierre Benoit, Abel Bonnard, Drieu La Rochelle, Abel Hermant, ainsi que le cardinal Baudrillart (décédé en 1942), le savant Georges Claude, la musicienne Claire Croiza, René Moulin, le marquis Melchior de Polignac. Le président d'honneur de la section littéraire, Abel Bonnard, explique que la section « a été créée pour "établir" la collaboration culturelle entre deux grands peuples qui se sont jusqu'à ce jour si stérilement opposés et dont l'accord spirituel est la condition non seulement de la stabilité de l'Europe, mais du développement même de la civilisation ». Parmi les conférenciers invités dans ce cadre, on trouve des hommes de lettres comme Jacques Chardonne, Ramon Fernandez, Paul Chack, et Camille Mauclair, Henri-René Lenormand, Clément Serpeille de Gobineau (petit-fils de Gobineau), un éditeur comme Bernard Grasset, des journalistes comme Claude Jeantet, Stéphane Lauzanne⁹.

9. Brochure du Groupe Collaboration, *Collaboration. Groupement des énergies françaises pour l'unité continentale*, octobre 1942. Document figurant au dossier d'ins-

De même, sept sont membres du comité d'honneur du Cercle européen. Issue d'un cercle amical fondé en octobre 1941 en vue de la formation de l'« élite européenne », cette association, créée en 1942, avait un double objectif : « Faciliter les contacts entre les écrivains, les intellectuels, les économistes, les industriels, les commerçants, les techniciens appartenant aux diverses nationalités de l'Europe, et constituer un Centre d'études, de documentation et de collaboration, en vue de l'organisation rationnelle de l'Économie européenne¹⁰. » Comptant plus de 1 300 membres en juillet 1942, elle se subdivisait en trois centres d'études : la collaboration économique, la collaboration culturelle et le centre de propagande de la jeunesse française. En juillet 1942, le comité d'honneur du Cercle européen compte des hommes de lettres, Robert de Beauplan, Abel Bonnard, Louis-Ferdinand Céline, Paul Chack, Alphonse de Châteaubriant, Guy Crouzet, José Germain, Abel Hermant ; un journaliste : Jean Luchaire ; deux hommes politiques : Gaston Bergery et Henri de Man¹¹.

Enfin, nos hommes de lettres bénéficient largement des moyens de promotion réservés aux propagandistes zélés de la collaboration : les livres de 16 d'entre eux figurent sur la « liste de la littérature à promouvoir » établie en 1941 par le *Gruppe Schrifttum* de la *Propaganda-Abteilung* et qui recense 189 titres, et ils sont 21 (dont 14 des précédents) à être inclus dans le luxueux catalogue « Miroir des livres 1941-1942 », coédité par la *Propaganda* et 14 éditeurs français, dont Gallimard, Grasset et Denoël¹². Enfin, ils sont plusieurs à avoir été invités au Congrès des

truction du procès d'Abel Hermant, Centre historique des Archives nationales (CHAN), série Z6.

10. Article 3 des statuts du Cercle européen, cité dans une circulaire du 4 février 1942, signée Édouard Chauv, industriel, et Jean Valby, journaliste. Archives Georges Cogniot, musée de la Résistance nationale, Champigny.

11. Brochure « Les conférences du Cercle européen, centre français de Collaboration économique et culturelle européenne », in *La Participation de la France à la défense et à l'organisation de l'Europe*, préambule de Jacques Bichelonne, Paris, 14 juillet 1942.

12. Deux versions de la « liste de la littérature à promouvoir » (*Gesamtliste des förderungswerten Schrifttums*), de 1941 et de 1942, ainsi que le catalogue « Miroir des livres » sont reproduits en annexes (XV-XVII) dans l'ouvrage de Pascal Fouché, *L'Édition française sous l'Occupation 1940-1944*, Bibliothèque de littérature française contemporaine de l'université de Paris-VII, 1987, vol. 1, p. 376-406.

écrivains à Weimar en octobre 1941 et sept à s'y être rendus : Abel Bonnard, Robert Brasillach, Jacques Chardonne, Pierre Drieu La Rochelle, Ramon Fernandez, André Fraigneau, Marcel Jouhandeau (Henry de Montherlant, Jean Giono et Marcel Arland, pressentis, ont décliné l'offre). Cinq autres se rendront en Allemagne pour assister au congrès de l'année suivante : Georges Blond, Jacques Chardonne, Pierre Drieu La Rochelle, André Fraigneau et André Thérive.

L'écrivain collaborateur appartient à une « élite » sociale. C'est plutôt un homme en fin de carrière, issu le plus souvent de la moyenne bourgeoisie parisienne, ayant fait des études, mais pas assez poussées pour accéder à un poste élevé dans la fonction publique ou à l'enseignement supérieur ; il vit de sa plume comme journaliste professionnel tout en poursuivant des ambitions littéraires. De ce point de vue strictement social, il correspond au portrait qu'en a dressé Sartre dans « Qu'est-ce qu'un collaborateur ? »¹³. Selon Sartre, le collaborateur était en effet issu le plus souvent de la bourgeoisie. Cependant, d'après Sartre, qui emprunte à Durkheim son analyse des causes du suicide, la collaboration n'est pas un phénomène de classe mais « un fait de désintégration¹⁴ », comme la criminalité et le suicide. Or notre enquête montre au contraire que, le plus souvent, le collaborateur est un homme de lettres professionnalisé et socialisé dans les instances représentatives du métier, non pas un individu désaffilié. Certes, il est faiblement doté en capital de reconnaissance symbolique, et c'est sans doute une des causes de son ressentiment. Et sans doute sa position sociale ne correspond-elle pas à celle qu'il espérait, soit qu'il n'a pas accédé aux postes de pouvoir que ses origines lui avaient permis d'ambitionner, soit qu'il est en mal de reconnaissance. Surtout, il lui a fallu réajuster les ambitions que son origine et son éducation lui permettaient de nourrir face à la dévaluation de ses capitaux avec le processus de démocratisation, la généralisation de l'accès à l'enseignement et l'affirmation du paradigme scientifique contre l'ancienne culture littéraire dont il est le dépositaire. C'est

13. Jean-Paul Sartre, « Qu'est-ce qu'un collaborateur ? », in *Situations, III. Lendemain de guerre*, Paris, Gallimard, 1949, réédition 1976, p. 43-61.

14. *Ibid.*, p. 46.

ce sentiment de déclin social relatif qui alimente sa croyance dans la « décadence » de la nation¹⁵, dont la défaite lui paraît comme l'accomplissement. À l'inverse, lorsqu'il s'agit d'intellectuels de première génération, comme on l'a suggéré, le changement d'univers dû à l'ascension sociale et le décalage entre l'*habitus* d'origine et le style de vie de la bourgeoisie parisienne peuvent engendrer un sentiment de malaise dû à la position en porte-à-faux dans le monde des lettrés. Ainsi, le phénomène de « désassimilation » identifié par Sartre pourrait bien être l'expression d'un rapport subjectif à la position sociale plutôt qu'un fait objectif. Ce portrait, que l'on a déjà fait varier selon l'origine et le mouvement de la trajectoire (déclinante ou ascendante), doit être à présent nuancé par une étude des différentes fractions de la collaboration littéraire selon la position qu'elles occupent dans le monde des lettres.

Les pôles de collaboration littéraire

Les écrivains de la collaboration se recrutent en fait aux différents pôles du champ littéraire¹⁶. On peut ainsi distinguer quatre figures idéales typiques de l'écrivain collaborateur selon la position qu'il occupe dans le monde des lettres : le « notable », l'« esthète », le « polémiste » et l'écrivain d'« avant-garde »¹⁷. Notons cependant que le recrutement à ces différents pôles est inégal. Les collaborateurs s'identifient le plus souvent à la figure du « polémiste ». C'est la figure, plus rare, de l'« esthète » qui est mise en avant par l'occupant, notamment par l'ambassade et l'Institut allemands : les « esthètes » bénéficient des listes de promotion

15. Voir sur ce point Hervé Serry, « Déclin social et revendication identitaire : la renaissance littéraire catholique de la première moitié du xx^e siècle », in *Sociétés contemporaines* 44 (2001), p. 91-110.

16. Le concept de champ littéraire a été forgé par Pierre Bourdieu pour indiquer à la fois l'autonomie relative de l'activité littéraire et le fait que c'est un univers structuré selon des principes qui lui sont propres. Cf. Pierre Bourdieu, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Le Seuil, 1992. Sur la structure du champ littéraire sous l'Occupation, voir G. Sapiro, *La Guerre des écrivains, 1940-1953* (voir note 5), chap. 1.

17. Nous avons développé une analyse détaillée de ces types idéaux dans une analyse des « Figures d'écrivains fascistes », in Michel Dobry (dir.), *Le Mythe de l'allergie de la société française au fascisme*, Paris, Albin Michel, 2003, p. 195-236.

d'ouvrages et sont sélectionnés pour représenter la France collaborationniste au Congrès des écrivains européens. Par ailleurs, ces types idéaux ne constituent pas des catégories étanches. Les prétentions littéraires et le capital culturel relativement élevé de certains polémistes les situent à l'« avant-garde » de la collaboration, même s'ils s'illustrent dans des genres qui les apparentent plutôt aux « polémistes », comme le pamphlet. Enfin, si, en raison de la relative difficulté à recruter des plumes pour les entreprises collaborationnistes, on trouve des représentants de toutes ces figures dans les différents lieux de la collaboration, ceux-ci peuvent cependant être caractérisés par la prédominance d'une de ces figures typiques, comme on va le voir.

Le notable

La figure du « notable » et de l'écrivain mondain est ainsi sur-représentée au *Petit Parisien*, quotidien de grande diffusion (500 000 exemplaires en 1943), et à *La Gerbe*, hebdomadaire politico-littéraire fondé en août 1940 et qui atteint environ 100 000 exemplaires¹⁸ : membres de l'Académie française, comme Abel Bonnard et Claude Farrère dans les deux, Pierre Benoit et Abel Hermant au *Petit Parisien*, membres de l'Académie Goncourt comme Sacha Guitry et Jean de La Varende dans les deux ainsi que René Benjamin au *Petit Parisien*, lauréats de prix littéraires comme Alphonse de Châteaubriant (prix Goncourt) et André Demaison (grand prix du roman de l'Académie française). Ils ne comptent qu'un tiers de journalistes professionnels. Sur 27 écrivains de notre population qui collaborent à *La Gerbe*, au moins 11, soit plus d'un tiers, ont la Légion d'honneur. Le fondateur et directeur de l'hebdomadaire, Alphonse de Châteaubriant, est membre du comité de patronage de la Légion des volontaires français contre le bolchevisme (LVF) et préside le Groupe Collaboration, dont le comité d'honneur compte deux autres collaborateurs de *La Gerbe* (deux autres encore ont été invités à y faire des conférences). Enfin, cinq collaborateurs de *La Gerbe* sont membres du comité d'honneur du Cercle européen.

18. Dix-sept écrivains de notre population collaborent au *Petit Parisien* et 27 à *La Gerbe*. Ils ont 8 collaborateurs en commun.

Âgé de soixante-trois ans, le directeur de *La Gerbe*, Alphonse de Châteaubriant, auteur de romans qui retracent le geste de la noblesse terrienne déchue dont il est issu et qui lui ont valu le prix Goncourt (1911), le prix du roman de l'Académie française (1923) ainsi que la reconnaissance des régionalistes¹⁹, s'est investi dans un combat antimoderniste qui l'a conduit à rechercher, par-delà le catholicisme, les sources archaïques d'un mysticisme dont il trouve l'expression dans le national-socialisme. En 1937, il a publié un livre intitulé *La Gerbe des forces*, dans lequel il glorifie le peuple allemand et ses vertus traditionnelles, le régime national-socialiste et son chef à qui l'Allemagne est redevable de son redressement. Ce livre, aussitôt traduit en allemand, lui vaut des invitations officielles outre-Rhin et des relations suivies avec les chefs nazis. Au lendemain de l'Occupation, son projet de fonder un hebdomadaire politico-littéraire obtient l'autorisation de la *Propaganda-Staffel* avec l'appui d'Otto Abetz.

Conseillée par le *Gruppe Schrifttum* de la *Propaganda-Staffel*, *La Gerbe* est vendue en France par l'intermédiaire des Messageries coopératives, et en Allemagne par l'agence Conti-Presse. Le tarif privilégié concédé à cette dernière laisse penser, selon l'hypothèse formulée lors de l'instruction du procès de son directeur, qu'il s'agit d'une subvention déguisée. Largement bénéficiaire, tirant une part importante de ses revenus de la publicité, l'hebdomadaire reçoit en outre des subventions diverses, notamment du ministère de l'Information (environ 20 000 francs), et, à partir de 1943, du Cercle européen, en vue de financer les « conférences des Gerbes²⁰ ».

Sur le plan idéologique, *La Gerbe* appelle à une collaboration active en vue de l'insertion d'une France agricole dans l'« ordre européen », opposant à l'ère révolue du « politique » l'ère « organique » fondée sur les lois éternelles de la Nature. Plaidant en faveur du parti unique, l'heb-

19. Cf. Anne-Marie Thiessé, *Écrire la France. Le mouvement régionaliste de langue française entre la Belle Époque et la Libération*, Paris, PUF, 1991, p. 154-156.

20. L'hebdomadaire reçoit des chèques du Cercle européen pour les montants suivants : 40 000 francs en janvier 1943, 25 000 francs en mars, 20 000 francs en mai, 25 000 francs en juin, 19 000 francs en juillet, 20 000 francs en septembre, 15 000 francs en novembre, 16 500 francs en avril 1944. Dossier d'instruction d'Alphonse de Châteaubriant, CHAN, série Z6.

domadaire hésite entre le Parti populaire français de Jacques Doriot et le Rassemblement national populaire de Marcel Déat avant d'opérer un rapprochement progressif avec ce dernier. À la « une » politique se distinguent les plumes de Pierre Drieu La Rochelle et de l'académicien Abel Bonnard, que rejoint en 1944 Robert Brasillach quand il quitte *Je suis partout*. Mais les représentants les plus caractéristiques du journal sont plutôt des ultraconservateurs antidémocrates catholiques proches de l'idéologie d'Action française comme Jean-Pierre Maxence, Robert Vallery-Radot, Jean de La Varende ou Clément Serpeille de Gobineau, nostalgiques de la France d'Ancien Régime, paysanne et corporatiste, ou de la France des notables, où prévalaient les pouvoirs locaux.

Sur le plan littéraire, *La Gerbe* se démarque des périodiques collaborationnistes en faisant une part assez large à la production régionaliste²¹ sous la plume de son feuilletoniste Gonzague Truc, critique catholique maurassien. Celui-ci représente, avec un Camille Mauclair et un François Navarre, la critique bien-pensante qui y prédomine. Il faut cependant mentionner également la présence plus inattendue d'Henry Poulaille, le chef de file de la « littérature prolétarienne », dont l'évolution s'explique en partie par son oscillation entre traditionalisme et anarcho-syndicalisme²². Les pages littéraires, où s'alignent les signatures d'auteurs populistes ou régionalistes comme Jean Rogissart et Pierre Béarn, sont redorées par un Paul Morand, un Jean Giono ou un Marcel Aymé – qui perçoit, par exemple, en 1943-1944, 60 000 francs pour la publication en feuilleton de son roman *La Vouivre*²³. La rubrique théâtrale, tenue par André Castelot et H.-R. Lenormand, bénéficie à ses débuts des noms de Jean Anouilh, de Charles Dullin et de Jean Cocteau.

21. Cf. A.-M. Thiesse, *Écrire la France* (voir note 19), p. 285.

22. Nous ne l'avons pas retenu dans notre échantillon du fait du caractère purement littéraire de son activité à cette époque. Sur cette oscillation des romanciers prolétariens entre traditionalisme et anarcho-syndicalisme et sur leur évolution politique sous l'Occupation, voir Jean-Charles Ambroise, *Henry Poulaille et le mouvement français pour la littérature prolétarienne. Position littéraire, représentations, prises de positions politiques 1925-1944*, thèse de doctorat, université Rennes-I, 1998.

23. Dossier d'instruction d'Alphonse de Châteaubriant, CHAN, série Z6.

Outre leur antirépublicanisme et leur antibolchevisme, ce qui unit une partie de ces écrivains de sensibilités littéraires et idéologiques très diverses, c'est l'appartenance au réseau Grasset²⁴. La maison Grasset est, en effet, surreprésentée dans *La Gerbe* par ses auteurs passés ou présents²⁵. En outre, dans sa collection « À la recherche de la France », Bernard Grasset accueille alors les essais les plus engagés d'écrivains collaborationnistes qui ne font pas (ou plus) partie de son « écurie », comme *Pensées dans l'action* d'Abel Bonnard, *Ne plus attendre* de Pierre Drieu La Rochelle, *Le Solstice de juin* d'Henry de Montherlant, captant notamment les auteurs de son principal concurrent, Gallimard (ou que ce dernier lui avait « pris », à l'instar de Montherlant), qui sont aussi, avec Ramon Fernandez (auteur Gallimard qui a également publié chez Grasset), les vedettes de *La NRF* nouvelle formule.

L'esthète

C'est à *La NRF*, qui reparaît sous la direction de Pierre Drieu La Rochelle à la fin de 1940, et au sein de l'hebdomadaire *Comoedia*, relancé à partir de juin 1941 sous la direction de René Delange, qu'est concentré le pôle « esthète » de la collaboration littéraire. C'est celui qui reçoit l'appui et les encouragements les plus directs de l'ambassade et de l'Institut allemand : Otto Abetz a lui-même suggéré à Drieu La Rochelle de reprendre *La NRF*, tandis que la relance de *Comoedia* s'est faite avec l'accord et sous le contrôle direct de l'Institut allemand, moyennant des gages quant aux objectifs « européens » du journal devenu hebdoma-

24. Le lien entre *La Gerbe* et la maison Grasset est accrédité par Jean Grenier, *Sous l'Occupation [Propos recueillis]*, Paris, éditions Claire Paulhan, 1997, p. 181-182. Notons, à l'appui, que Bernard Grasset venait d'engager Robert de Châteaubriant, le fils d'Alphonse, comme secrétaire particulier ; voir Jean Bothorel, *Bernard Grasset. Vie et passions d'un éditeur*, Paris, Grasset, 1989, p. 330.

25. Parmi notre population d'écrivains collaborateurs, 10 sur 27 collaborateurs de *La Gerbe* ont publié ou publient chez Grasset, soit près de 2 sur 5, alors qu'ils sont au total 14 sur 55, soit 1 sur 4, à avoir publié chez cet éditeur. Cela renforce le constat que nous avons fait de ce lien dans notre précédente étude : sur les 28 écrivains de la population de 185 écrivains qui collaborent à *La Gerbe*, près de 1 sur 4 a eu Grasset comme premier ou second éditeur principal, contre à peine plus de 1 auteur sur 10 pour l'ensemble de l'échantillon d'écrivains en activité sous l'Occupation.

daire (la création d'une page « Connaître l'Europe » et l'insertion de nombre d'articles proallemands).

Parmi les esthètes, les écrivains de Gallimard

Si *La Gerbe* est liée à la maison Grasset, c'est le réseau de la maison Gallimard qui prédomine à ce pôle. Par-delà le lien historique qui lie *La NRF* à cette maison (11 écrivains collaborationnistes sur 14 qui contribuent à *La NRF* ont publié chez Gallimard), ses auteurs sont surreprésentés à *Comoedia* (5 sur 7). Cela est dû en partie au fait que le responsable des pages culturelles, Marcel Arland, a été recommandé par l'ancien directeur de *La NRF*, Jean Paulhan (pressenti lui-même par le directeur, René Delange, il s'est récusé)²⁶. Le rôle officieux que joue Paulhan en y orientant des auteurs fait apparaître *Comoedia* comme un relais de *La NRF* progressivement désaffectée depuis la nomination de Drieu La Rochelle à sa direction. Disputant à *La NRF* le rôle de tribune de « l'art pour l'art », *Comoedia*, qui atteint un tirage relativement modeste de 48 000 exemplaires²⁷, devient le principal lieu de publication des auteurs Gallimard restés en zone occupée qui ne sont pas engagés dans la collaboration idéologique²⁸. L'ambiguïté, savamment entretenue, de *Comoedia* permet d'y attirer de prestigieuses signatures d'écrivains peu suspects de sympathie pour l'occupant, comme Jean Paulhan et Jean-Paul Sartre.

Les écrivains de ce pôle (Drieu La Rochelle, Montherlant, Char-donne, Jouhandeau, Morand, Fernandez, Fabre-Luce, Fraigneau, Giono, Thérive, Petitjean) sont un peu plus jeunes que les précédents : ils ont pour la plupart entre quarante et soixante ans. Appartenant à la géné-

26. Voir la lettre de Jean Paulhan à François Mauriac du 26 janvier 1944, in Jean Paulhan et François Mauriac, *Correspondance 1925-1967*, Paris, éditions Claire Paulhan, 2001.

27. Sur cet hebdomadaire, voir Olivier Gouranton, *Comoedia pendant la Seconde Guerre mondiale*, mémoire de maîtrise, université de Paris-I, 1992.

28. Outre cette représentation des auteurs collaborationnistes, sur les 20 écrivains de la population de 185 écrivains en activité en 1940 qui collaborent à *Comoedia*, 13 ont Gallimard pour premier ou second éditeur principal, soit les deux tiers, contre moins de la moitié de l'ensemble de la population, 11 des 28 collaborateurs de *La Gerbe* et seuls 3 des 14 collaborateurs de *Je suis partout* (Drieu La Rochelle, Marcel Aymé et André Salmon).

ration qui a atteint l'âge d'homme au moment de la Première Guerre mondiale, mobilisés pour la plupart, ils ont, à la différence du premier groupe, été partisans de la réconciliation franco-allemande dès les années 1920 et ont soutenu le projet d'unification européenne, qui a été longuement commenté et débattu dans les colonnes de *La NRF*. Bien qu'ils représentent le pôle nationaliste à *La NRF*, ils oscillent entre cette sensibilité nationaliste et l'idée européenne, qui n'est pas complètement contradictoire pour eux. Ce sont les homologues français de l'écrivain allemand Ernst Jünger, traduit chez Gallimard et qu'ils fréquentent d'ailleurs pendant la période de l'Occupation²⁹.

On trouve parmi ces « esthètes » beaucoup moins de journalistes qu'aux autres pôles (2 sur 14) et plus d'écrivains indépendants (6 sur 14). Moins mondains que les « notables », ils sont aussi moins socialisés dans les instances professionnelles et recherchent moins les distinctions officielles (Légion d'honneur ou prix). Leur capital de reconnaissance, purement symbolique, auprès de leurs pairs, est cependant beaucoup plus important que celui de leurs confrères « notables ». C'est pourquoi ils servent en quelque sorte de caution symbolique et d'appât pour attirer les écrivains les plus légitimes comme André Gide. En effet, à la différence des « notables » qui cautionnent les instances officielles de la collaboration comme le Groupe Collaboration ou le Cercle européen, les écrivains de ce pôle sont mis en avant par l'ambassade et l'Institut sur le plan proprement culturel ou littéraire, à savoir sur les listes de promotion (ils représentent la moitié des auteurs de notre population inscrits sur la liste de la *Propaganda* – 8 sur 16 – et presque autant du catalogue « Miroir du livre » – 9 sur 21) ou auprès du Congrès des écrivains européens à Weimar³⁰. Bien que ce pôle des « esthètes » soit

29. Les Morand l'invitent souvent, il va également dîner chez Fabre-Luce et chez Marcel Jouhandeau, qu'il a rencontré dans le cercle que réunit régulièrement Florence Gould, et voit Drieu La Rochelle à l'ambassade ou à l'Institut allemand, Montherlant chez Valentiner. Il fréquente aussi les écrivains de l'opposition liés à *La NRF*, comme Jean Schlumberger, qu'il a connu avant la guerre. Voir Ernst Jünger, *Journaux de guerre*, Paris, Julliard, 1990, p. 230, 243, 278, 302, 324, 338, 452, 456, 481, 482, etc.

30. Sur le premier voyage en Allemagne, voir François Dufay, *Le Voyage d'automne. Octobre 1941, des écrivains français en Allemagne. Récit*, Paris, Plon, 2000.

relativement moins représenté au sein de la collaboration littéraire que celui des « notables » ou des « polémistes », il est promu en raison de l'importance du capital symbolique dont il est détenteur.

Le polémiste

À l'avant-garde politique et littéraire de la collaboration littéraire se place – ou prétend se placer – l'hebdomadaire *Je suis partout*. Il est composé d'une équipe plus jeune, qui a évolué de l'Action française vers le fascisme dans les années 1930³¹ et qui en a fait l'une des tribunes de l'antisémitisme triomphant de l'avant-guerre. Tirillés entre le nationalisme germanophobe hérité de leur maître et la séduction qu'exerce sur eux l'Allemagne nazie, ces jeunes prétendants réclament un fascisme à la française dont ils ne trouvent pas dans le régime de Vichy la réalisation³². À partir de février 1941, ils font reparaitre *Je suis partout* (suspendu en mai 1940 pour antibellicisme). Le nationalisme déjà sérieusement ébranlé de ses collaborateurs s'est mué sans peine en un soutien inconditionnel à l'Allemagne nazie et à l'unification européenne sous son égide. Hormis l'exhortation régulière à la constitution d'un parti unique, l'élaboration du programme de la « révolution nationale et sociale » occupe moins les rédacteurs que la dénonciation de la République défunte, de l'*establishment* littéraire d'avant guerre, du bolchevisme, du gaullisme, de l'Angleterre, des francs-maçons et surtout des juifs, et les appels au meurtre.

31. Voir Pierre-Marie Dioudonnat, *Je suis partout 1930-1944. Les maurrassiens devant la tentation fasciste*, Paris, La Table ronde, 1973, p. 109 sq.

32. D'autant moins que les membres de l'équipe réfugiés en zone sud, Rebatet, Laubreaux et Henri Poulain, devenus rédacteurs du journal de la radio, furent rapidement tenus en suspicion à l'hôtel du Parc, tant en raison de leur ferveur pronazie que de leur voyant arrivisme. En effet, tandis que Brasillach était prisonnier en Allemagne, Rebatet, Laubreaux et Poulain avaient gagné la zone sud, où ils furent nommés rédacteurs au journal de la radio. Mais Rebatet n'obtint finalement pas le poste de directeur de Radio-Dakar qu'on lui avait proposé ; voir Lucien Rebatet, *Les Mémoires d'un fasciste*, tome I, *Les Décombres 1938-1940*, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1976, p. 537 et 598 ; voir aussi P.-M. Dioudonnat, *Je suis partout 1930-1944* (voir note 31), p. 342-343.

Privés de certains anciens collaborateurs qui ont opté pour la ligne nationaliste plutôt que fasciste³³, l'équipe s'adjoint des plumes nouvelles, dont Abel Bonnard, qui rédige les éditoriaux au printemps 1941, Lucien Combelle, Noël B[ayon] de la Mort, qui tient la rubrique « Nos prisonniers », Morvan-Lebesque. Le secrétaire perpétuel de l'Académie française, André Bellessort, y poursuit, en alternance avec Georges Blond, sa chronique littéraire jusqu'à sa mort en janvier 1942, Alain Laubreaux y tient la chronique théâtrale.

Devenu « grand hebdomadaire politique et littéraire », *Je suis partout* cherche surtout à se démarquer du moralisme bien-pensant des traditionalistes qui forment l'entourage du maréchal Pétain, comme Henry Bordeaux, et du néoclassicisme passéiste de leur maître d'hier, Charles Maurras. À l'instar de *La Gerbe*, à laquelle il dispute les quelques écrivains en vogue qui ne rechignent pas à donner des textes à la presse collaborationniste, tels Marcel Aymé, Jean de La Varende, Jean Anouilh, le journal se réclame de Péguy, Céline et Montherlant. Mais à la différence de son concurrent, où la critique bien-pensante reste prédominante, *Je suis partout* prétend se ranger du côté de l'innovation et de la subversion pour édifier une littérature « européenne », « virile » et « saine », en un mot une littérature « fasciste »³⁴, tout en promouvant ses propres rédacteurs, en mal de reconnaissance littéraire (l'hebdomadaire publie par exemple des romans de Laubreaux et de Brasillach). La maison Denoël, qui publie Céline, ouvre ses portes aux plus virulents, Rebatet et Laubreaux³⁵.

33. Notamment Pierre Gaxotte, Thierry Maulnier et Claude Roy.

34. Jean Turlais, « Introduction à l'histoire de la littérature "fasciste" », in *Les Cahiers français*, n° 6, mai 1943, p. 25, 31 et 32 respectivement pour les citations.

35. Les 14 écrivains de la population de 185 écrivains en activité sous l'Occupation qui collaborent à *Je suis partout* se répartissent à peu près également, du point de vue de leur premier ou second éditeur principal, entre Plon – où publie Brasillach – (3), Grasset (entre 3 et 5 selon qu'on compte ou non les auteurs qui y publient occasionnellement sous l'Occupation, Drieu La Rochelle et Abel Bonnard), Denoël (3), Gallimard (3), mais si l'on rapporte ces chiffres aux taux de représentation de ces éditeurs dans l'ensemble de notre population, la maison Denoël est très nettement surreprésentée à *Je suis partout*, puisque 3 des 5 écrivains de l'ensemble de la population qui y ont publié sous l'Occupation en font partie.

L'« avant-garde » littéraire

Malgré leur prétention avant-gardiste, ces auteurs demeurent pourtant plus proches des « polémistes » que de l'« avant-garde » littéraire, deux groupes qui ont en commun leur position dominée dans le champ littéraire et donc leur propension à vouloir renverser le rapport de force, mais qui se distinguent par les moyens auxquels ils recourent : subversion des formes symboliques ou simple dénonciation externe (politique et sociale) du conformisme dominant. Journalistes professionnels pour la plupart (12 sur 19 collaborateurs du journal), les collaborateurs de *Je suis partout* appartiennent plutôt à la première catégorie, par leur tendance à subordonner les enjeux littéraires à des enjeux politiques et sociaux, à la différence de l'avant-garde qui promeut la dimension subversive de l'art sans sacrifier l'autonomie du jugement esthétique. La « littérature fasciste » qu'ils appellent de leurs vœux est plus souvent proclamée que définie. On en trouve une ébauche dans un article de Jean Turlais intitulé « Introduction à l'histoire de la littérature "fasciste" » et paru dans *Les Cahiers français* (n° 6, mai 1943). Le fascisme y est caractérisé comme une « morale » et surtout une « esthétique » plus que comme une doctrine (« la vue de certaines statues d'Arno Breker nous a permis d'accéder à l'essence du national-socialisme mieux que n'auraient su le faire des dizaines de gros volumes de doctrine », explique-t-il), et la littérature « fasciste » comme reposant sur une « morale guerrière », sur l'exaltation de la jeunesse qui est l'« âge de l'héroïsme », et se nourrissant du « goût des individualités supérieures selon les *Pléiades* de Gobineau, de la "ressaisie de l'homme comme animal et comme primitif" selon D.H. Lawrence, de l'appel de la race et du sens de l'honneur national selon Péguy et Bernanos, de la virilité selon Montherlant, de la notion d'Ordre selon Maurras ». En fait, cette conception littéraire n'a guère donné de fruits. En revanche, aux antipodes de l'autonomie du jugement esthétique, c'est une critique politisée, voire biologisée, une véritable « critique fasciste » qu'ils développent, privilégiant le style polémique et pamphlétaire. La littérature devient un instrument d'« assainissement » du corps social. Pour se distinguer du moralisme de Vichy, les critiques fascistes établissent une distinction entre le « sain » et le « moral » sur la base d'un vitalisme nietzschéen qui fait valoir l'instinct sur la raison, le corps sur l'esprit.

On assiste ainsi à une forme de « médicalisation » ou de « biologisation » de la critique littéraire bien faite pour s'accorder avec la conception organiciste du corps social et le racisme doctrinaire. Céline est le modèle de cette littérature destinée à « assainir » le peuple français, ainsi que l'explique Lucien Combelle : « La démesure célinienne veut que le lecteur ait bon estomac et bon esprit. Son génie touche esprit et corps. C'est pourquoi il est sain en dépit de sa boue³⁶. »

Plus jeunes et moins reconnus en tant qu'écrivains, ces prétendants sont moins socialisés dans les instances professionnelles (SGDL, SACD, AEC). Moins dotés en capital de notoriété que leurs aînés, ils sont plus rarement conviés à parrainer les entreprises collaborationnistes. En fait, s'ils se distinguent du pôle le plus polémiste de la collaboration, c'est par leurs ressources culturelles héritées et acquises qui fondent leurs prétentions littéraires et un petit capital symbolique bien qu'ils inspirent plutôt dégoût ou mépris au pôle des « esthètes », dont Brasillach est le plus proche. À l'autre extrême, on trouve un Rebatet ou un Laubreaux que leur violence rapproche des polémistes d'*Au pilori*. Mais dans les colonnes de cet hebdomadaire spécialisé dans la dénonciation et l'antisémitisme, on ne trouve plus que de rares signatures d'écrivains (dont celle de Céline). En revanche, neuf des quinze journalistes de notre échantillon témoin y ont collaboré, dont cinq âgés de moins de quarante ans. Apparemment moins bien dotés que les journalistes de *Je suis partout* en ressources sociales et scolaires, ceux-ci n'ont plus rien à voir avec les belles-lettres. On atteint donc là, avec les polémistes, les limites du champ littéraire et ses frontières, encore floues à cette époque, avec le journalisme.

Pour affiner cette première approche, une enquête plus vaste mériterait d'être menée sur les propriétés sociales de l'ensemble des journalistes de la collaboration parisienne. Mais la recherche se heurte ici à la difficulté de trouver les données sur ces individus rayés de l'histoire. Certes, les dossiers d'instruction des procès de l'épuration, encore peu exploités, pourraient se révéler une source d'une grande richesse et pourraient être complétés par des enquêtes auprès des services de l'état civil des municipalités de naissance. L'information la plus difficile à recueillir

36. Lucien Combelle, « Céline et notre temps », in *La Gerbe*, 13 mars 1941.

pour ces professions dont l'accès n'est pas conditionné par un diplôme est la trajectoire scolaire, dont on peut supposer pourtant qu'elle est de première importance pour comprendre les formes de ressentiment à l'égard de la méritocratie républicaine et de la démocratisation de l'accès à la culture légitime. Une comparaison intergénérationnelle par le prisme de la scolarisation et des voies de professionnalisation permettrait aussi de prendre en compte les conséquences des importantes transformations du système scolaire qui séparent les protagonistes nés avant 1880 de ceux scolarisés après la mise en place de l'école républicaine, de même qu'elle donnerait à voir la différenciation progressive du métier de journaliste de celui d'écrivain pendant cette période. Elle permettrait ainsi d'appréhender les formes de ressentiment nourries par les lettrés éduqués au XIX^e siècle devant les progrès de la division du travail d'expertise qui a dévalorisé la culture classique dont ils étaient les dépositaires et les a dépossédés d'une partie de leurs domaines de compétences (la politique et l'ancien journalisme littéraire notamment), de même qu'elle ferait peut-être apparaître les aspirations et frustrations des nouveaux venus contraints de réduire leurs ambitions sociales du fait d'un échec scolaire, sans parvenir à reconvertir leurs dispositions scolaires acquises dans une position littéraire reconnue et sans tirer tous les profits escomptés du métier de journaliste, qui se dévalue à mesure qu'il connaît une expansion sans précédent.

Conclusion

Cette enquête montre que la collaboration intellectuelle ne peut être réduite à une « poignée de misérables »³⁷ selon la vision que le général de Gaulle tenta d'imposer de ces « traîtres » à la nation. Bien que plus riche d'intuitions, l'analyse sartrienne des collaborateurs comme éléments désintégréés de la bourgeoisie demeure également insuffisante. La collaboration littéraire est formée, pour ce qui concerne les hommes de lettres, d'une élite sociale et culturelle distinguée et honorée ainsi que de prétendants bien nantis en titres scolaires. Certes, la sous-représen-

37. Charles de Gaulle, message du 14 octobre 1944, *Discours et messages*, tome 1, *Pendant la guerre (juin 1940-janvier 1946)*, Paris, Plon, 1970, p. 455.

sentation des « esthètes » témoigne du fait que ce ne sont pas les plus reconnus par leurs pairs, comme nous l'avons constaté dans notre précédente enquête. Sartre a bien identifié ce phénomène en évoquant les « ratés du journalisme, des arts, de l'enseignement » parmi les catégories illustrant la « désassimilation », citant en exemple Alain Laubreaux³⁸. Enclins à mettre la littérature au service d'une cause politique, ils appartiennent au pôle hétéronome du champ littéraire. Faiblement dotés en capital symbolique, ils sont peu appréciés par leurs pairs du pôle autonome, représentés par *La Nouvelle Revue française* d'avant la guerre. Les « esthètes » de la collaboration, qui appartiennent à ce pôle, y sont aussi les moins reconnus, comme nous l'avons montré ailleurs. Bien que comblés d'honneurs mondains, ceux parmi eux qui ont passé la cinquantaine se sentent ainsi progressivement écartés de la voie qui conduit à la postérité, du fait du processus d'autonomisation du champ littéraire qui valorise le capital symbolique fondé sur la reconnaissance des pairs plutôt que la consécration mondaine. Par ailleurs, le processus de modernisation et les progrès de la division du travail d'expertise les ont dépossédés de l'autorité sociale et des prérogatives qui revenaient à l'homme de lettres, accentuant leur sentiment de la « décadence » et leur vision apocalyptique de la « fin de la civilisation » dont ils se considèrent comme les gardiens. La professionnalisation du métier de journaliste et son expansion entraînent également une nouvelle division du travail intellectuel ainsi qu'une dévaluation de ce métier qui touche les plus jeunes ayant opté pour cette carrière comme tremplin vers le monde des lettres et de la politique. Ainsi, la surreprésentation des hommes de lettres dans la collaboration intellectuelle pourrait bien être l'expression d'une réaction extrême au sentiment de déclin et à la menace de disparition de cette figure de l'« homme de lettres » ou du « lettré » face à la différenciation du travail de domination symbolique (écrivain, journaliste, homme politique) et à l'affirmation du paradigme scientifique contre l'ancienne culture littéraire. Paradoxalement, c'est sur le modèle de l'université allemande que la Nouvelle Sorbonne a adopté le paradigme scientifique dans les disciplines de l'esprit (littérature, histoire, sociologie), provoquant une levée de boucliers de la part

38. J.-P. Sartre, « Qu'est-ce qu'un collaborateur ? » (voir note 13), p. 47.

des lettrés en défense de la culture générale, identifiée à la culture classique. Mais le nazisme était aussi une forme de réaction à la modernité, notamment dans le domaine de la culture et des savoirs.

En épilogue, on évoquera le sort des 55 hommes de lettres collaborateurs étudiés ici. Si les « esthètes » ne furent pas les collaborateurs les plus représentatifs, ils bénéficièrent, on l'a vu, de la plus grande visibilité du fait de leur capital symbolique. Ils furent les premiers cités par leurs pairs résistants en vue de l'établissement d'une « liste noire » des écrivains compromis. Lors de la première séance au grand jour du Comité national des écrivains, le 4 septembre 1944, douze noms furent prononcés : ceux de Brasillach, Céline, Châteaubriant, Chardonne, Drieu La Rochelle, Giono, Jouhandeau, Maurras, Montherlant, Morand, Petitjean et Thérive. Les collaborateurs de *La NRF* de Drieu La Rochelle sont ici à l'honneur, avec huit représentants sur douze. Cette première liste, qui s'allongera pour atteindre 158 noms, n'est pas seulement le résultat de la visibilité dont ont bénéficié ces auteurs. Rassemblant ceux qui sont reconnus comme écrivains, donc dotés d'un certain capital symbolique aux yeux de leurs pairs, elle traduit la place centrale qu'occupent les « esthètes » de *La NRF* dans les représentations spontanées de la « trahison » et du « déshonneur » littéraires, et dans le sentiment d'indignation qu'elles ont engendré.

Quel fut le sort de l'ensemble de notre population face à l'épuration ? Trois sont décédés avant la Libération et ne sont donc pas concernés (André Bellessort, Louis Bertrand et Jacques Boulenger). Ils ne figurent pas sur la « liste noire » du Comité national des écrivains, sur laquelle sont recensés presque tout le reste de notre population (46 au total), à l'exception de Ramon Fernandez, décédé, et de figures moins engagées de la collaboration : Claude Farrère, Bertrand de Jouvenel, Paul Mousset, Maurice Bardèche, Jean Anouilh et Jean Cocteau (protégé par Aragon). Trois d'entre eux seront rayés de la seconde liste³⁹ : Paul Fort, La Varenne et Paul Morand. Au moins 44 ont été inculpés, sur lesquels 4 sont décédés avant que l'action publique aboutisse (Ramon Fernandez, mort de déchéance, Drieu La Rochelle, qui s'est suicidé, René Benjamin et Jean Ajalbert, morts de vieillesse). Plus de la

39. Publiée dans *Les Lettres françaises*, 21 octobre 1944.

moitié des écrivains inculpés (24) ont été sanctionnés, dont 10 par contumace. Sur 9 condamnés à mort, 3 l'ont été par contumace, 2 ont été graciés (Henri Béraud et Lucien Rebatet), et 2 exécutés (Georges Suarez et Robert Brasillach). Quatre autres ont été condamnés aux travaux forcés (dont 2 par contumace), 3 à la réclusion perpétuelle (dont 2 par contumace), 3 à la prison (entre huit mois et cinq ans, dont 2 par contumace), et 5 à la dégradation nationale (dont 1 par contumace). Onze ont vu leur dossier classé, un autre aurait été acquitté. Sur les 18 dont le cas a été examiné par le Comité d'épuration des gens de lettres, 12 ont été sanctionnés et se sont vu interdire toute activité professionnelle pendant un an ou deux, 6 ont bénéficié d'un non-lieu. Les sociétés d'auteurs (SGDL, SACD, AEC) ont prononcé au total 18 radiations définitives et 3 provisoires. L'amnistie générale décrétée en 1953 a permis la réintégration à la vie sociale et professionnelle d'un certain nombre d'entre eux, qui se sont reconvertis dans des métiers à moindre visibilité comme la traduction ou le journalisme gastronomique.

Liste des 55 hommes de lettres collaborateurs retenus dans l'échantillon¹

d'Agraives*	Fernandez*
Ajalbert*	Fort*
Anouilh*	Fraigneau
Bardèche	Francis
B[ayon] de la Mort	Germain*
Beauplan	Giono*
Bellessort*	Guity*
Benjamin*	Hermant*
Benoit*	Jouhandeau*
Béraud*	Jouvenel de
Bertrand*	La Varende*
Blond*	Laubreaux*
Bonnard*	Mauclair
Boulenger*	Maurras*
Brasillach*	Maxence
Céline*	Montherlant de*
Chack	Morand*
Chardonne*	Mousset
Chastenet de Puységur	Pelorson*
Châteaubriant de*	Petitjean*
Cocteau*	Poulain
Combelle*	Rebatet*
Demaison*	Salmon*
Divoire	Suarez
Drieu La Rochelle*	Thérive*
Dyssord*	Vallery-Radot
Fabre-Luce	Variot
Farrère*	

1. Les écrivains inclus dans la population des 185 écrivains que nous avons étudiée précédemment sont signalés par un astérisque.